Jamais on n’a tant pensé, tant existé, tant vécu, tant été soi, si on ose ainsi dire, que dans ceux qu’on a faits seul et à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive les idées : on ne peut presque penser quand on reste en place, il faut que le corps soit en branle pour y mettre l’esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé qu’on gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui fait sentir la dépendance, de tout ce qui rappelle à la situation, tout cela dégage l’âme, donne une plus grande audace de penser, jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, les approprier à gré, sans gêne et sans crainte. On dispose en maître de la nature entière, le cœur, errant d'objet en objet, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux.